

Christ Roi année C

Quel paradoxe ! Pour célébrer la royauté du Christ, la liturgie nous fait lire l'évangile de la crucifixion. Quel contraste avec ce que l'on imagine de la royauté ! Comment le Christ peut-il régner, anéanti, dépossédé de sa liberté et de sa dignité d'homme, jugé comme un malfaiteur, traité comme un hors-la-loi. La question pour nous est de comprendre ce paradoxe.

Royauté, et extrême dénuement du Roi des Roi sur la croix. Au Golgotha, autour de Jésus, la plupart n'ont rien vu, un seul a vu la royauté de Jésus au-delà de sa déréliction. Luc nous décrit quatre groupes d'hommes autour de la croix : le peuple, qui regarde ; les chefs juifs, qui ricanent ; les soldats romains, qui se moquent. Jésus en croix est bien, comme le dira Paul, « un scandale pour les Juifs et une folie pour les païens » (1 Co 1,23). Quant au quatrième groupe, ce sont les deux malfaiteurs crucifiés avec Jésus : l'un se révolte et fait chorus avec les moqueurs, le second espère et se désolidarise de la haine. À quatre reprises revient le verbe sauver, en liaison avec le nom de Messie (Christ) ou de roi : « Il en a sauvé d'autres, qu'il se sauve lui-même, s'il est le Christ, l'Élu ! » « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même ! » « N'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi toi-même, et nous aussi ! » Comment Christ règne ? Son règne n'est arrêté, ni par la violence sur l'innocence, ni par la mort. Sans le savoir, sans s'en douter, ces hommes qui humilie Jésus nous orientent vers l'essentiel du mystère de ses souffrances et de sa mort : Jésus ne veut pas se sauver de la croix, parce qu'il veut nous sauver par sa croix, par l'amour qu'il donne au Père sur la croix. Car c'est l'amour qui est force de salut, et non la souffrance par elle-même. C'est le même amour qu'il nous adresse, c'est le même amour qui nous sauve. C'est cet amour qui désire d'un grand désir régner en notre monde. Comment ? Il veut d'abord régner dans nos cœurs, dans nos vies, dans nos relations. Nous tenons là, face à Jésus souffrant, une lumière qui éclaire notre propre destin et le destin de tous ceux que nous aimons. Jésus nous sauve par sa croix et jusqu'au creux de nos propres souffrances.

« Le Christ, de condition divine ne retint pas le rang qui l'égalait à Dieu, mais il s'est anéanti... » kenosein en grec. Si l'on veut traduire littéralement : il s'est vidé de lui-même. Dieu en Christ s'est abaissé et a épousé notre fragilité jusqu'à l'extrême. Le feu qu'il est venu jeter sur la terre n'est pas un feu qui détruit mais un feu qui brûle de vie et de vitalité, c'est le feu de l'Esprit Saint. Au sommet de la croix un amour qui pardonne au paroxysme de la déréliction, est lourd de sens. Il est l'amour dont nous sommes aimés. Un amour que la mort ne peut anéantir. C'est bien la victoire de l'Amour sur la haine, de la vie sur la mort, c'est bien le chemin qui va vers le Père. « Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi », et « Qui m'a vu a vu le Père ». Je crois en toi, Seigneur comme je crois en Dieu. Sur la croix, dans la demande de pardon de Jésus au Père je vois l'amour du Père. Croire et voir: toute une progression: la foi permet de voir. Le Père se donne à voir en la personne humaine de Jésus. « Je suis dans le Père et le Père est en moi ». Pas de parole plus forte et neuve que celle-là. Désormais, voir Dieu, croire en lui, c'est consentir à le voir en l'humanité de Jésus, et de ce fait en l'humanité de tout être humain en qui il demeure, en qui il peine, souffre, se réjouit, a faim et soif.

Maurice Zundel (1897-1975) naquit en Suisse. Prêtre sans paroisse, devenu prédicateur itinérant, il donna en France comme à l'étranger, en Angleterre, en Égypte et au Liban notamment, plusieurs centaines d'enseignements, conférences, homélies, retraites, causeries, discours... Auteur d'une vingtaine d'ouvrages, il resta néanmoins pratiquement inconnu de son vivant. Alors qu'il était nonce à Paris, le pape Paul VI, qui le connut très tôt dit de lui : « Zundel est un véritable génie spirituel. » Là est sans doute la raison, paradoxale, pour laquelle M. Zundel fut totalement incompris par ses supérieurs et demeure encore aujourd'hui si peu connu du monde. Zundel nous libère de ce Dieu qui est celui des Nations et qui ne se soucie guère des personnes, de ce Dieu menaçant, solitaire et impassible, de ce Dieu-empereur assis sur un trône, de ce Dieu Tout-

puissant et faiseur de prodiges auquel l'univers tout entier est soumis, de ce « Dieu des armées », de ce Dieu Seigneur et Roi, guerrier et vengeur. Zundel va insister sur la fragilité, l'humilité, la pauvreté, la souffrance, l'éternelle innocence de Dieu. Il écrit ainsi « Dieu ne peut que ce que peut l'amour » ; « Dieu est Dieu parce qu'il n'a rien » (*Ton visage, ma lumière, Paris, D.D.B.*). « Dieu justement est amour rien qu'amour. Sa toute-puissance est dans l'ordre de l'amour » (*Le problème que nous sommes, D.D.B.*). Le Dieu de Zundel est celui de Jésus-Christ. Il est celui de saint Jean : il est esprit, lumière et amour. Il est, dit-il, un « pur dedans », un Être purement intérieur. Cette conception du pur amour qui est la substance même de Dieu se heurte au scandale du Mal. Dieu est pur amour alors pourquoi semble-t-il impuissant face à la souffrance du monde, face à ce que Saint Paul appelle le mystère d'iniquité ?

J'ai en tête l'expérience d'Éric que j'ai connu à la prison de Château Thierry où j'étais aumônier et qui m'a dit un jour : « Comment voulez-vous que je croie en Dieu avec le mal qu'il laisse faire ! » Grave question, celle du scandale du mal ! Comment oser théoriser ? Je me suis tu. Une semaine après, j'ai, à mon tour, posé une question à ce détenu : « Quand vous parliez du mal que Dieu laisse faire, s'agissait-il du mal que vous avez fait ou du mal que vous avez subi ? » Je me doutais de la réponse. Il s'agissait bien évidemment du mal qu'il avait subi. Éric m'a alors raconté que ses parents nourriciers lui faisaient subir, à l'âge de sept ans, le supplice de la baignoire. Peut-on imaginer l'angoisse d'un enfant dont on plonge la tête sous l'eau pour l'empêcher de respirer et dont les poumons se remplissent non seulement d'eau, mais surtout de haine ? Actuellement, Éric respire encore la violence ! J'ai essayé de lui faire comprendre qu'il répétait sur d'autres la violence reçue mais qu'à l'origine il était bien une victime et qu'il continuait à l'être . Je ne pouvais pas lui dire : « ce que tu as fait ce n'est pas de ta faute » mais plutôt dans la prière avec lui consoler son enfant intérieur qui dans la mémoire de l'adulte, continue à avoir peur. Résonne toujours en lui, le souvenir de la violence reçue. Dans l'inconscient, dans la mémoire d'Éric, on continue à le noyer et seul Dieu peut dire à cet enfant : « ce n'est pas de ta faute, ce n'est pas de ta faute, ce n'est pas de ta faute. N'aie pas peur, n'aie pas peur, n'aie pas peur ». Dieu rassure, dans la prière, l'enfant intérieur. Est alors chassé de la mémoire de l'adulte la honte enfouie profondément et la fausse culpabilité. Surgit alors la vraie culpabilité . Il reste à Éric à demander pardon au Seigneur de sa complicité tout au long de sa vie avec la violence reçue et redonnée, sur soi et sur les autres.

Pour revenir à l'évangile de ce jour, je vous livre un texte que l'on attribue faussement à Augustin. L'auteur imagine ce dialogue de Jésus sur la croix, avec le bon larron. « *Comment as-tu fait pour reconnaître la divinité du Messie ? ...Avais-tu, entre deux brigandages, pris le temps d'étudier les Écritures ?* -Non, je n'avais pas scruté les Écritures ; non, je n'avais pas médité les prophéties. Mais Jésus m'a regardé... et, dans son regard, j'ai tout compris ».

Bon larron, mauvais larron, cette appellation prend tout son sens, quand nous comprenons que la frontière passe essentiellement par notre cœur. Dans certaines dimensions de notre être nous ne nous sommes pas laissés regarder par le Christ, nous n'avons pas croisé son regard. Par contre, la partie « bon larron » de notre être ne se lasse jamais de se laisser regarder par le Christ. Seigneur, comme le bon larron, nous te donnons la permission de visiter tous les coins obscurs en nous qui restent en attente de ta lumière. Le bon larron est le premier Saint béatifié par Jésus lui-même sur la croix. C'est la fin du passage de ce jour : « Jésus lui déclara : Amen, je te le dis : aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le Paradis. »

Dans l'Eucharistie, l'Esprit est répandu sur le pain et le vin mais aussi sur l'assemblée que nous formons. Accueillons avec confiance la gloire de Dieu, c'est-à-dire le rayonnement de son amour dans le concret de nos vies. Laissons-nous rassasier par l'amour de Dieu et ce, jusque dans nos obscurités, c'est aussi là qu'il veut régner.